

M. Abac, un excellent ami des Dominicains, qui est notre guide, nous a par dépêche fait préparer des chevaux. Sans perdre un instant, précédés par un homme du pays jadis auxiliaire de M. Wood dans ses recherches, Barba-Nicola, une vieille barbe s'il en fut, nous longeons l'aqueduc monumental construit au moyen âge avec des marbres du temple d'Artémis. Il traverse la station. On pourrait déchiffrer sur ses pierres d'intéressantes inscriptions. Quelques cigognes, perchent sur un pied et immobiles comme des statues, regardent venir sans peur notre bruyante cavalcade.

Sur la hauteur d'Ayasoulouk, un château fort du xv^e siècle avec ses créneaux et ses tours carrées produit sur nous la plus vive impression. Seul il semble vivant à l'entrée du vaste champ de ruines qui s'étend devant nous, et fièrement il se joue dans la lumière d'un ciel radieux. Nous verrons tout à l'heure qu'il n'en est pas moins une pitoyable ruine.

Passant devant de petites mosquées détruites, nous nous dirigeons vers le sud-ouest, à travers des sentiers étroits auxquels d'immenses chardons servent de haie. Notre première halte est au tombeau d'Androclus, fils de Codrus et fondateur d'Éphèse. Tué dans une bataille qu'il gagna contre les Cariens, ses concitoyens l'ensevelirent aux portes de la ville, et Pausanias dit qu'on voyait son mausolée sur le chemin allant du temple de Diane à celui de Jupiter Olympien, près la porte de Magnésie. La statue d'un guerrier sous

les armes en faisait tout l'ornement. Des blocs carrés et régulièrement espacés, sur lesquels Barba-Nicola attire notre attention, supportèrent sans doute la colonnade du portique de Damien. Nous atteignons, en effet, la série de sarcophages que M. Wood a suivie pour retrouver la voie sacrée aboutissant au temple de Diane. Ces tombeaux, à deux mètres sous terre, sont en marbre, le plus souvent sculpté. Ils nous conduisent près de la porte Magnésienne. Elle avait trois ouvertures, deux pour les chars et une pour les piétons. Les ornières des chars sont encore visibles.

A quelque distance d'ici, vers le sud, un laboureur a découvert dans son champ la voûte d'une chambre sépulcrale, en briques carrées. L'intérieur mesure cinq mètres sur trois. Les parois, soigneusement enduites de stuc très conservé, sont peintes en panneaux jaunes à bordure rouge foncée. La voûte est blanche, tachetée de rouge. Le sarcophage, que décorent de gracieux génies portant des guirlandes, a été ouvert. Sur le couvercle, incliné de côté, nous lisons que ce fut ici *la sépulture du prêtre Eugène et de ses héritiers*. Des peintures symboliques à moitié détruites ornaient le segment que dessine la voûte au-dessus du sarcophage. Dans un cercle étaient un grand œil et une croix; à droite et à gauche, un paon dont il ne reste que la queue, avec des branches de vigne. Plus loin, au pied de la montagne, était une des nécropoles de la cité.

En revenant sur nos pas, on nous fait observer

que le sarcophage le plus rapproché de la porte Magnésienne porte le nom de Polycarpe. Ce fut un nom très répandu dans le pays, et il ne faut pas chercher le long d'une route, mêlé avec tant d'autres, le tombeau du grand évêque de Smyrne.

Ceux qui entraient dans la ville par la porte de Magnésie se trouvaient en face du Gymnase, cet édifice public où, dans toute la cité grecque, la jeunesse devait travailler au développement de ses forces physiques par des exercices quotidiens. La ruine en est encore imposante, et l'on peut y retrouver les diverses parties qui le constituaient : Xystes pour se promener à l'abri du froid et de la chaleur, Portique où causaient les hommes graves, Éphébéion où discouraient les jeunes gens, Gymnastérion où les lutteurs quittaient leurs vêtements, Palestre pour les exercices du pentathlon, Stade pour la course et Bains pour se laver. C'est peut-être ici qu'Agésilas réunissait ses Spartiates pour les exercer à combattre les Perses.

En suivant notre direction vers le couchant, entre le Coressus, encore couronné de vieilles fortifications, et le Pion¹, auquel les plus beaux édifices de la ville furent adossés, nous saluons à gauche les restes d'une église probablement bâtie sur une ancienne basilique. Quelques-unes de ses sculptures, remontant à l'époque romaine, ont été envoyées au *British Museum*. A côté de la basilique fut une enceinte carrée de cinquante mètres

¹ Quelques-uns, après Pline et Strabon, écrivent Prion mais nous lisons sur une médaille ΠΕΙΩΝ ΕΦΕΣΙΩΝ.

de côté, entourant un édifice circulaire où seize colonnes supportaient un dôme. Y eut-il là un monument funèbre? C'est peu probable, car il se serait trouvé au cœur même de la ville. Un baptistère à côté d'une église? Ce serait possible. Ainsi s'expliquerait la présence assez significative de plusieurs sarcophages renfermant les restes d'anciens évêques ou prêtres d'Éphèse. A travers le fouillis de ruines qui est devant nous, il est difficile de se reconnaître. Un bloc de marbre blanc parfaitement conservé porte à son panneau supérieur une grande croix. Sur le panneau intérieur est sculpté en bas-relief un bœuf ayant une petite croix sur ses épaules. Le bœuf est l'animal symbolique qui, dès le ^v^e siècle, a servi à désigner l'évangéliste saint Luc. De là à conclure qu'ici fut le tombeau du vaillant compagnon de Paul, pour des esprits irréfléchis, il n'y avait qu'un pas. Ils le firent sans songer que saint Luc n'était pas mort à Éphèse, mais dans l'Achaïe, peut-être à Patras. Du moins est-ce de là que ses reliques furent transportées, avec celles de saint André, à Constantinople, en 357, dans l'église des Saints-Apôtres, où Justinien les trouva encore deux siècles après dans des coffres de bois. C'est assez dire qu'elles n'ont jamais été ici. Je regrette que M. Wood, dans son travail d'ailleurs très intéressant sur Éphèse, n'ait pas nommé l'auteur ecclésiastique où il a lu que saint Luc était mort ici. En tout cas, le jambage que nous voyons est de l'époque byzantine, et l'emblème dut faire le pen-

dant des trois autres symboles apocalyptiques représentant nos évangélistes. Dans un baptistère, ce symbolisme était bien placé. La figure avec auréole sculptée, sur le côté du pilier, représentait sans doute la Foi. Quant aux sarcophages, on comprend que de grands personnages ecclésiastiques aient souhaité d'être ensevelis là même où ils avaient été initiés à la vie chrétienne. Sous le regard de l'Église, la tombe et le berceau s'unissaient très heureusement.

Un peu plus loin nous trouvons la *Halle aux laines*. Une inscription encore lisible ne laisse pas de doute à ce sujet. Ce marché fut bâti sous le consulat de Publius Vadius, du temps d'Adrien, et la petite construction circulaire qui l'avoisine porta la statue équestre de cet empereur. Plus près du sentier que nous suivons, mais toujours à gauche, gisent pêle-mêle des restes d'un temple ou d'une église. Il est évident que nous arrivons au cœur même de la vieille ville. Les édifices publics se multiplient devant nous.

Voici, à notre droite, un Odéon assez vaste pour contenir trois mille auditeurs. C'était le théâtre couvert servant aux concerts et concours de musique. Périclès avait inauguré à Athènes ce genre d'édifice. Le proscenium de celui-ci avait cinq entrées. L'orchestre est bien conservé. Le reste a été maltraité par les visiteurs.

Au point où le défilé entre le Pion et le Coréon se transforme définitivement en une vallée ouverte vers la mer, nous descendons par un sentier

détestable dans le marché public qu'un temple romain, de très beau style, dominait du côté du Coressus. De belles colonnes monolithes cannelées, qui depuis des siècles étaient couchées à terre à la suite de quelque grande catastrophe, viennent d'être transportées à Smyrne par un turc qui veut bâtir une mosquée. L'une des fontaines publiques qui alimentaient le marché est encore visible au pied de la montagne. Une autre coulait au nord, mais servait surtout à entretenir le magnifique bassin de l'Agora ou Forum civil, limite trophe du marché public.

C'est à l'Agora que se traitaient les affaires politiques. On y a trouvé quelques fragments d'inscriptions rappelant les lois de l'Ionie. Les oisifs et les curieux s'y promenaient à l'ombre des platanes, entre les statues élevées par la reconnaissance publique aux bienfaiteurs de la cité. Sous des portiques se développant au nord et au midi les philosophes et les rhéteurs aimaient à discourir. C'est là que se trouvait Justin, quand le juif Tryphon l'aborda en ces termes : « Votre serviteur, monsieur le Philosophe; » et la discussion s'engagea à l'heure même, devant un auditoire qui prit place sur des bancs de pierre. Elle dura tout le jour et tout le lendemain. C'est sur ce forum que Marc-Antoine, siégeant comme juge, faussa compagnie à un avocat célèbre pour aller au-devant de Cléopâtre, qui arrivait portée sur sa litière.

Au couchant de l'Agora fut le Grand Gymnase, mesurant trois cents mètres de long sur deux cent

trente de large, et plus loin le Port civil, qu'un canal reliait au Panormos, ou port principal traversé par le Caystre. Des roseaux marquent la place de ce Port civil. Aux jours d'orage les eaux qui le remplissent y trouvent encore assez de pente pour se déverser dans le fleuve. Le monticule au pied duquel ce marais devient un canal est surmonté d'une tour qui fit partie des remparts de la ville. Je ne sais sur quelle autorité on la nomme Prison de saint Paul.

Faut-il chercher derrière ces remparts détruits, au versant occidental des collines, le bois sacré d'Ortygie, où Latone mit au monde Apollon et Diane, tandis que, sur le mont Solmissus, les Curètes faisaient du bruit pour tromper Junon? Le cours d'eau qui arrose la petite vallée au delà de ces hauteurs fut-il le Cenchrius? C'est possible, et l'intelligent travail de M. Weber sur la chorographie d'Éphèse m'a paru le démontrer. En tout cas, sa dissertation prouve victorieusement qu'on doit, pour être correct, appeler Coressus la chaîne de montagnes qui, s'élevant au sud de la plaine, aboutissait au port de Coressus, et réserver au contraire le nom de Pion, comme le portent les monnaies d'Éphèse ¹, à la colline centrale sur

¹ La médaille que nous avons déjà mentionnée représente Jupiter Olympien, la foudre à la main gauche et répandant la pluie de la main droite. Le Caystre, symbolisé par un personnage quelconque, est couché à ses pieds. Deux temples, dont le plus petit sur une roche est celui du dieu, et le plus grand celui de Diane, achèvent avec deux tours d'orner cette monnaie où on lit : PION DES ÉPHÉSIENS.

laquelle s'appuyait le théâtre, et où il nous faut maintenant revenir.

Cette hauteur, qui lève sa tête au milieu des ruines, fut jadis le centre de la cité. Malgré les roches qui la couronnent, elle n'en est pas moins fertile sur ses versants. De là son nom de Pion (*gras, fécond*), qui ne saurait convenir à la montagne aride où se voient encore les murs détruits de la citadelle et les restes des remparts de Lysimaque, pas plus que celui de Trachéia, donné par Strabon et Athénée à la partie inférieure du Coressus, ne pourrait s'appliquer aux flancs de la colline centrale où la végétation puissante des chardons et des hautes herbes empêche nos chevaux d'avancer.

Nous mettons pied à terre à l'entrée du Théâtre. C'est une imposante ruine. Que l'on se figure un hémicycle de cent soixante-dix mètres de diamètre, appuyant ses innombrables gradins de marbre au versant occidental de la montagne. Vingt-cinq mille spectateurs y pouvaient prendre place. Quelques portes, s'ouvrant sur les escaliers (*κλίμακες*) qui convergeaient vers le centre de l'enceinte, sont encore reconnaissables. Une d'elles est même à peu près conservée. Nous n'avions jamais rencontré dans notre long voyage une si étonnante profusion de colonnes brisées, de marbres arrachés et mutilés, avec inscriptions toutes fort lisibles, si elles n'étaient indignement tronquées.

Il me souvient d'avoir admiré dans je ne sais quel livre une restauration d'Éphèse imaginée par Falkener. La vue d'ensemble était prise du théâtre.

Pour la retrouver, je m'installe au haut de ces gradins où siégèrent, il y a deux mille ans, les matrones éphésiennes. A leurs pieds, par delà la scène et l'arrière-scène, ornées de statues magistrales et de richesses inouïes, sous le velarium à moitié relevé, elles voyaient l'Agora, le Gymnase, le Port se succéder dans un harmonieux lointain limité par la mer. Au sommet du Pion s'élevait le temple de Jupiter Pluvius; à gauche, le long du Coressus, étaient ceux de Minerve, d'Apollon, de Vénus, de Bacchus, de Mercure, de Cérès; plus près du port, celui de Neptune. A droite, au delà du Stade, que nous allons visiter tout à l'heure, s'étendaient les riches constructions de la ville neuve. De ravissants bosquets plantés sur les alluvions du Caystre en faisaient comme une vaste agglomération de délicieuses villas. Si l'on veut se représenter les générations qui sont passées ici depuis les Amazones, qu'il fallut vaincre pour fonder Éphèse, jusqu'au temps de Paul et des premiers chrétiens, quel fouillis de souvenirs plus effrayant encore que celui des ruines au milieu desquelles nous sommes assis! Pour ne parler ni de Crésus ni des temps héroïques, l'histoire nous apprend que Cimon, Alcibiade, Lysandre, Agésilas, Xénophon, Alexandre le Grand, Annibal sont venus à Éphèse. Ce dernier y rejoignit Antiochus, pour l'exciter à la guerre contre les Romains. Scipion, Lucullus Sylla, Marc-Antoine y sont passés en triomphateurs. Les poètes Callinus et Musée, les peintres Parrhasius et Apelles, les philosophes

Héraclite et Hermodore y sont nés. Que d'artistes, de savants, de rhéteurs, de magiciens ont voulu se produire sur ce coin de terre où règne maintenant un silence de mort! Je descends les degrés du théâtre plein de graves pensées. M. Vigouroux me fait remarquer une des inscriptions où le *Grammateus* de l'époque, peut-être celui du livre des Actes, se trouve mentionné.

L'édifice qui touchait presque au *postscenium*, vers le nord-ouest, était-il le palais des Prytanes, magistrats civils et tout à la fois fonctionnaires religieux? Plusieurs le supposent. En Grèce, le théâtre tenait à la politique et à la religion. Une des inscriptions trouvées sur ces fragments de marbre qui sont à nos pieds consacrait un assez étrange souvenir dans une procession solennelle, le jour anniversaire de la naissance d'Artémis; les statues d'or et d'argent de la déesse, pesant de trois à sept livres chacune, avaient été transportées du temple au théâtre et rapportées au temple, après avoir siégé dans les fauteuils mêmes des magistrats de la cité.

La belle vasque de marbre de cinq mètres de diamètre que nous rencontrons plus loin a pu faire partie d'un baptistère monumental. On y rattache, je ne sais pourquoi, le nom de Jean. S'agit-il du Baptiste, qui avait eu ici des prosélytes baptisés de son baptême, et répondant à Paul qu'ils ignoraient même s'il y avait un Saint-Esprit? Ce n'est pas probable. A-t-il servi à Jean l'apôtre, à Jean le *presbytre*, qui occupèrent une place si importante dans la fondation de l'Église d'Éphèse?

C'est possible. N'a-t-il été que le baptistère d'une église consacrée à saint Jean? C'est plus probable. En ce cas, il faudrait chercher ce sanctuaire dans l'Église Double, qui est près d'ici. Il semble peu naturel qu'une vasque si lourde ait été transportée sans motif loin de l'église à laquelle elle appartient.

Un rocher que nous gravissons à quelques pas des araselements de la Double Église, et presque vis-à-vis le Stade, supporta un autel entouré de colonnes et abrité par un dôme. La disposition de ce qui en reste rappelant le Sérapéum de Pouzzoles, on en a conclu que c'était ici le sanctuaire où l'on adorait Sérapis, divinité indéfinie, dont le culte large et complaisant devint si répandu quand le paganisme fut en décadence.

Le Stade est, de tous les monuments d'Éphèse, le mieux conservé. Mesurant plus de trois cents mètres de long, il pouvait contenir soixante-quinze mille spectateurs. Au midi les gradins s'échelonnaient le long du mont Pion; au nord et au levant ils s'appuyaient sur des arches et des voûtes solidement construites. La *sphendonè* ou l'extrémité circulaire en forme de fronde, que plusieurs ont confondue avec un théâtre ajouté au Stade, est parfaitement marquée par les deux projections angulaires qui la terminent. Ici on donnait au peuple le spectacle varié de tous les jeux publics, course, lutte, pugilat, disque et javelot. Plus tard les Romains établirent à Éphèse les combats de bêtes et de gladiateurs, et le sang humain a plus

d'une fois rougi cette arène où la végétation est si vigoureuse. Peut-être Paul pensait-il aux malheureuses victimes qu'on y vouait régulièrement à la mort pour clore le spectacle (ἐσχατοι ἐπιθανατικοί), quand d'ici même il écrivait aux Corinthiens : « Je crois que Dieu nous traite, nous apôtres, comme les infortunés qui sont destinés à mourir les derniers dans l'amphithéâtre, nous donnant en spectacle au monde, aux anges et aux hommes. » Sous les voûtes extérieures du vaste monument s'abritent, en hiver, des bergers et leurs troupeaux. Les feux qu'ils y allument demeurent aussi impuissants que le temps à en détruire les assises fortement scellées. Quelques plantes grimpantes se balancent le long des murs séculaires. Un reptile roussâtre, très court et énorme, est couché en travers du chemin. Son agilité semble en raison inverse de son hideux embonpoint.

En contournant le Stade, nous avons rencontré un édifice d'origine romaine dont il ne nous a pas été possible de préciser la destination.

Arrivés à la porte de Smyrne, nous jugeons que c'est le moment de gravir le Pion. La colline a deux points culminants entre lesquels passait une rue reliant assez directement le Forum civil au prétendu temple de Diane. A vrai dire, quand on arrive sur la hauteur on se trouve médiocrement récompensé de sa fatigue. De larges carrières creusées dans le roc et ornées de stalactites, des tombes ouvertes et quelques ruines méconnaissables, résument à peu près tout ce que l'on y

voit. Seule, la grotte des Sept-Dormants, les mêmes dont on nous avait parlé à Tarse, paraît offrir quelque intérêt aux plus curieux. Dans une large fissure qui se rétrécit insensiblement se seraient cachés, sous la persécution de Dioclétien ou de Dèce, car la tradition varie, sept frères et Ketmeh, leur chien fidèle. Ils y furent pris d'un sommeil miraculeux qui dura deux cents ans. Je laisse à penser si, en se réveillant, ceux qui se croyaient endormis de la veille furent étonnés de trouver dans leur propre ville un monde, un langage, des édifices, des usages et des monnaies qu'ils ne reconnaissaient plus. Les noms des Sept-Dormants sont restés des talismans pour les Turcs et pour plus d'un chrétien. Celui du chien est plus particulièrement vénéré. Cette aimable légende, un peu parente de celle d'Épiménide le Crétois dans Diogène Laërce, ne me détermine pas à pénétrer jusqu'au fond du défilé, qui d'ailleurs n'est pas à ma mesure.

Un tombeau situé vers l'extrémité du Stade, au milieu de buissons touffus, serait, d'après les Grecs, celui de saint Jean. C'est un creux dont le fond a la forme d'un sarcophage, mais on ne voit pas que rien l'ait jamais distingué des nombreuses fosses mortuaires qui abondent ici.

Du point le plus élevé de la colline on peut reconnaître le site précis de l'ancienne ville et constater qu'elle s'étendit surtout entre le Pion et le Coressus, le long du Port civil jusqu'à l'Athénéum. Quand, d'après l'inscription de Salutaris trouvée

au théâtre, bien qu'elle ait dû appartenir à l'Artémisium, la procession des statues de la grande déesse allait de la porte de Magnésie à celle de Coressus, non loin de la tour appelée Prison de Saint-Paul, on avait raison de dire qu'elle parcourait la ville entière, sauf ses quartiers plus récents au nord de l'Agora. Arrivés à la porte de Coressus, ceux qui portaient les images sacrées les déposaient dans les temples d'Ortygie, et on se dispersait à travers les bois pour y finir la fête dans de joyeux festins.

D'autre part, il est évident qu'au nord du lieu où nous sommes, la mer s'avancit considérablement dans les terres. Les alluvions du Caystre ont produit ici les mêmes atterrissements que le Méandre à Milet, et, à voir la plaine sablonneuse, on dirait encore un lac où des collines semblent se baigner. L'une d'elles, Syrié, fut jadis une île. Ainsi on parvient à comprendre que M. Wood ait pu chercher le fameux temple de Diane au levant du mont Pion. Strabon, décrivant la côte, dit : « A Pygela succède le port de Panormos avec son temple de Diane Éphésienne. Puis vient la ville même d'Éphèse. » La plaine du Caystre au nord des ruines était donc la mer, autrement on ne comprendrait pas que les navires, arrivant par l'ouest, eussent atteint le temple d'abord et la ville ensuite, encore moins que le temple eût pu éblouir, par sa blancheur et sa beauté, les yeux des navigateurs.

Bien que la découverte de M. Wood ne concorde

pas tout à fait avec les indications topographiques des anciens, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'elle s'accommode assez bien de leurs données architecturales. Prétendre qu'une partie des marbres trouvés ici par le chercheur anglais n'étaient pas *in situ primitivo*, mais provenaient des quais du Panormos, où, d'après les indications des anciens, il fallait chercher la place de l'Artémisium, est une assertion gratuite, sinon une mauvaise défaite. Si étrange que semble le site, il faut bien croire, jusqu'à de nouvelles découvertes, que le patient archéologue anglais est tombé juste, et que le plus consolant résultat a couronné ses intelligentes recherches.

En descendant du Pion, nous prenons l'antique *Voie sacrée*, et, après avoir traversé le Sélinus presque à sec, nous arrivons aux fouilles de M. Wood, qui mesurent cent quatre-vingts mètres de long sur cent de large et sept en moyenne de profondeur, ce qui donne une idée des atterrissements survenus en moins de deux mille ans. Là donc, dans ce marécage ouvert devant nous, fut l'une des sept merveilles du monde, le fameux temple qu'Érostrate, pour se rendre à jamais célèbre, brûla la nuit même où Alexandre venait au monde; le temple qui fut relevé avec les dons généreux de l'Ionie entière; le temple que créa le génie de Dinocrate, où le ciseau de Ctésilas, de Cydon, de Phidias, de Phradmon et de Polyclète, vainqueur de ses quatre rivaux dans ce solennel concours, avait lutté pour sculpter les groupes des